Vendredi 4
AUX ECOUTES, Paris, Juillet 1958

Le cri de Paris...

Le chef-d'œuvre en danger

Que cette semaine, mon *Cri de Paris* commence par un cri d'alarme !

Croyez-en un vieux voyageur : il n'est guère de plus joli spectacle au monde que la sortie de l'Opéra de Paris, par ces beaux soirs d'été. La lumière de la place auréole de rose le château marbre et or de Garnier au-dessus duquel, dans le ciel clair, l'Apollon de bronze hausse sa lyre.

Sur la longue terrasse et les marches qui mènent à la place, noirs sur blanc, les groupes se disposent harmonieusement.

Non, pas même un entracte de la *Fenice* de Venise, loin de la caserne de briques du *Metropolitan* de New York, ne nous permet cette sorte d'euphorie visuelle. Les deux rotondes flanquent heureusement le théâtre et même les balustres du métro proche arrivent à flatter le regard.

Mais des étrangers s'arrêtent devant le groupe de la *Danse* de Carpeaux et, plus que d'admiration, poussent des cris d'horreur.

La cuisse d'une des bacchantes semble avoir été griffée par un rateau de fer, une grasse coulée noire la strie de l'épaule à la hanche. Tout le groupe est noir et gris de crasse et même, par endroits, dangereusement grêlé.

Eh ! quoi, notre Préfet de la Seine, qui après le Préfet du Silence brigue l'honorable titre de Préfet de la Propreté, n'a point choisi de donner l'exemple en commençant, de ses propres mains, le nettoyage de ce chef-d'œuvre plutôt que celui d'une maison de la rue La Fayette ou même de la statue de la République ?

Il n'osera sans doute point y toucher, pour des raisons administratives...

Moi, je connais cette « affaire » depuis un peu plus de cinquante ans, quand Mme Carpeaux, peu de temps avant sa mort, demandait :

— Vous qui êtes jeune — j'étais jeune, en effet, à cette époque ! — promettez-moi de défendre la *Danse* de Carpeaux chaque fois que vous le pourrez.

— Mais pourquoi ne nettoie-t-on pas le groupe, lui demandai-je.

— J'ai écrit à plus de dix ministres, à tous les directeurs de l'Opéra. Ceux-ci faisaient la sourde oreille ou me répondaient que le groupe, étant à l'extérieur du monument, dépendait de la Ville ou des Beaux-Arts. Les Beaux-Arts ne voulaient point avoir affaire à l'Opéra. Une gouttière qu'il suffirait de déplacer (ce qui a été fait, je crois) laisse tomber son eau noire sur le génie au tambourin. M. Dujardin-Beaumetz me proposa bien de remplacer le groupe original par un moulage. Un autre fonctionnaire parlait de simplement gratter le groupe entier. Je parvins à les en empêcher. Et, savez-vous, monsieur, *il suffirait de laver le groupe avec une solution de carbonate — la bonne carbonate des ménagères — dans un peu d'eau...*

Après cinquante ans que Mme Carpeaux lança ce cri d'alarme, je ne sais si la bonne carbonate suffirait. Mais, depuis, la chimie a fait des progrès, et aussi l'esprit de nos dirigeants, de nos directeurs. Ceux-ci, les Beaux-Arts et la Ville, sous l'égide de notre Préfet de la Propreté, ne pourrait-ils enfin s'entendre et sauver la *Danse* de Carpeaux ?

Rubinstein, de Grenade à Varsovie

A côté de moi, à la table voisine de ce café quasi international, un monsieur regarde, lui aussi, ce spectacle avec des yeux avides. Un beau ruban d'argent, tout neuf, soutient une rosette rouge à sa boutonnière. C'est Arthur Rubinstein. Et comme je le félicite :

— Non, non, fait-il modestement, on donne cela bien plus facilement aux étrangers qu'à vous autres. Quelle merveilleuse ville que Paris et que cet Opéra. Imaginez, je reviens de Grenade. Oui, c'est bien beau, Victor Hugo, l'Alhambra, mais aussi les affiches lumineuses et les tramways électriques. Imaginez que j'ai donné un concert qui a duré jusqu'à quatre heures du matin. Ce n'est pas une vie...

— N'êtes-vous pas allé dans la *Manegua*, cette rue où, selon la légende, Claude Debussy a recueilli, de porte en porte, les thèmes de sa *Soirée dans Grenade ?*

Arthur Rubinstein écarquille les yeux :

— Mais Debussy n'est jamais allé en Espagne !... Il a reçu, un jour, de notre ami Falla, une carte postale illustrée représentant la *Puerta del Vino*. Il a trouvé l'image jolie et le nom pittoresque. Il a posé la carte devant lui et s'est mis à composer...

— Debussy, comme Utrillo, œuvrant d'après cartes postales !

— Le résultat seul importe !... Mais, mon cher, je reviens aussi de Varsovie, où je n'étais allé depuis tant d'années. Quelle émotion, pour moi, et quelles surprises !... On m'avait dit, par exemple, que la ville avait été entièrement reconstruite. Je m'imaginais des buildings presque américains où logeraient des centaines de familles, et des avenues assez larges pour que quarante autos puissent y rouler de front, comme à Buenos Aires, Sydney, partout... Eh bien, on peut dire ce que l'on veut des Polonais, qu'ils sont réactionnaires, même antisémites, mais quel peuple d'artistes et de poètes désintéressés !... Des buildings ?... Alors que chaque individu, là-bas, doit accepter trois emplois au moins s'il veut subsister, les Polonais ont reconstruit leur ville *comme elle était auparavant*, avec des hôtels de deux étages, à balconnades et à frontons, à écussons, à poternes... Même le fameux hôtel Bristol a été réédifié avec les mêmes chambres aux vieilles salles de bains et aux petits salons dorés.

— Comment les Polonais s'entendent-ils avec les Russes ?

— Comme depuis tant de siècles, mon cher, durant lesquels ils ont été dominés et révoltés. Ils s'en tirent souvent avec humour. Par exemple, quand Vorochilov est venu, on a tiré une salve d'honneur de vingt et un coups de canon. Au huitième, un citoyen demande à son voisin :

— Quel est ce bruit ?

— Des coups de canon pour accueillir Vorochilov.

— Tant que cela, riposte l'autre. Et ils ne l'ont pas encore atteint !

La foule s'éclaircissait un peu autour de nous. Une vieille dame se précipita au risque de renverser nos tables :

— Oh ! Monsieur Rubinstein, vous êtes le Paderewsky d'aujourd'hui !

— Sauf que je ne suis pas Président de la République polonaise, répondit le grand virtuose en baissant les yeux.

...par Michel Georges-Michel